

**« Approche socio-anthropologique de la jeunesse du XXI<sup>e</sup> siècle »**  
**Retranscription d'une communication orale, en visioconférence.**  
**36<sup>ème</sup> colloque ASCOMED (Poitiers, 10 juin 2026)**

Thierry Goguel d'Allondans<sup>1</sup>

Je vais peut-être commencer par un clin d'œil à ma génération. Nous interpellions souvent nos professeurs pour leur demander d'où ils parlaient et pour savoir ainsi si leur discours était légitime. Donc, rapidement, je souhaite vous dire que j'ai eu deux métiers, et c'est à partir de ceux-là que je vais esquisser le paysage de l'adolescence contemporaine. J'ai d'abord travaillé comme éducateur spécialisé pendant 20 ans, de 1974 à 1994, beaucoup auprès d'adolescents, et directeur d'établissement social. Et puis, ensuite, je suis parti 27 ans dans l'enseignement supérieur, notamment à l'université de Strasbourg, pour enseigner l'anthropologie. Voilà, donc 20 plus 27 : la CARSAT m'a dit fin 2021 que j'avais droit à un truc auquel j'espère que vous aurez tous droit, qui s'appelle la retraite, et qui permet de poursuivre des recherches avec plus de latitude.

Mon métier d'anthropologue m'amène à faire des recherches de deux types, qui sont en lien avec le sujet du jour. Une fois par an, je suis sur des terres plus ethnographiques, pour une ONG pour laquelle je travaille depuis 25 ans, en Afrique centrale, au Congo-Brazzaville et au Congo-Kinshasa. Actuellement, je travaille auprès d'un groupe pygmée qui s'appelle les Batwa, dans le nord-est de la RDC. Et puis, le reste de l'année, je travaille sur les problématiques adolescentes. Pour le dire vite, je ne m'intéresse pas beaucoup aux 75 % de jeunes Français et de jeunes Françaises qui vont à peu près bien. Je m'intéresse à ceux qui nous sollicitent pour différentes problématiques. Et pour vous donner des exemples qui pourront peut-être faire l'objet de débats entre nous, voici les quatre recherches que je mène actuellement. L'une, c'est pour la protection judiciaire de la jeunesse de Nîmes auprès de jeunes garçons entre 11 et 20 ans impliqués dans le trafic de stupéfiants et que je rencontre pour la plupart dans des lieux de privation de liberté. Une deuxième recherche que je mène pour la maison des adolescents de Strasbourg sur des jeunes présentant un syndrome scolaire anxieux, appelé aussi parfois phobie scolaire. Et puis, j'avais travaillé pour la Haute Autorité de Santé dans le groupe d'experts qui est parvenu à des recommandations de bonnes pratiques pour l'accompagnement des transidentités chez les adultes. Et donc, je vais commencer toujours pour la Haute Autorité de Santé, peut-être avant l'été ou tout de suite après l'été, un travail d'expertise avec quelques collègues professionnels de santé sur des recommandations de bonnes pratiques pour l'accompagnement des mineurs en questionnement de genre ou transgenre. Et enfin, avec une équipe transdisciplinaire, nous démarrons une recherche sur la fabrique du masculinisme.

Cette socio-anthropologie de l'adolescence m'amène d'abord peut-être à vous dire quelque chose que je pense la plupart d'entre vous connaissent, car même si les psychologues utilisent plus le terme d'adolescence, les sociologues plus le terme de jeunesse, il faut rappeler quand même que tout cela serait une construction socio-culturelle assez récente et que même si nos lointains aïeux parlaient déjà d'adolescence, ce n'était pas du tout dans le même sens que celui que nous leur donnons aujourd'hui. Par exemple, au XVIII<sup>e</sup> siècle, nos aïeux utilisent beaucoup le mot adolescent, mais il signifie célibataire. Vous pouvez être célibataire, ad vitam aeternam.

C'est vraiment après la Deuxième Guerre mondiale que dans les pays du Nord se déploie une adolescence qui est d'abord extraordinairement circonscrite, puisqu'en 1945 les grands

---

<sup>1</sup> Anthropologue (Ph. D.), retraité de l'enseignement supérieur, chercheur associé au Laboratoire interdisciplinaire en études culturelles/*Lab for interdisciplinary cultural studies* LinCS, UMR 7069 (CNRS, Université de Strasbourg).

psychologues de l'adolescence distinguent une classe d'âge entre 14 et 18 ans, donc on pourrait dire les lycéens, et ils ne regardent pas beaucoup ni en amont ni en aval. On voit aujourd'hui que cette adolescence est devenue interminable, à tel point qu'on ne sait plus trop quand ça commence, ni quand ça se termine, puisque c'est dans les années 1960 à peu près qu'on commence à parler des préadolescents qui nous intéressent, nous les chercheurs tout particulièrement, parce que c'est le lieu de la plupart des problématiques. Je pense à mon ami Daniel Marcelli qui disait que l'arrivée au collège, c'est l'arrivée des bombes émotionnelles. Il disait même, avec l'humour qui le caractérise, qu'il faudrait supprimer le collège parce qu'ils ont autre chose à penser. Et donc cette adolescence qui s'allonge en amont s'allonge aussi en aval, puisqu'à la fin des Trente Glorieuses, c'est les démographes qui identifient l'âge médian de l'autonomie financière des jeunes Français et des jeunes Françaises, à 28 ans, ils parlent alors de post-adolescents pour les 18-28. Et puis on a encore deux extensions qui sont assez extraordinaires, l'une qu'on doit à une personne totalement infréquentable, mais rendons à César ce qui est à César, qui s'appelle Tony Anatrella, et qui invente l'adulescence vers l'an 2000, qu'on peut définir très simplement comme le temps d'adultes qui continuent de se comporter comme des ados. Et puis de manière plus sérieuse, François de Singly, sociologue de la famille, invente, en 2007, le concept d'adonnaissant pour évoquer des comportements adolescents chez des prépubères.

Donc on peut dire qu'un imaginaire social s'est déployé, dans les pays du Nord, qui fait qu'aujourd'hui, de l'adonnaissance à l'adulescence, on peut se vivre comme un adolescent ou comme un jeune, quasiment du berceau à la tombe. Évidemment ça pose un grave problème, puisque c'est l'effacement des autres classes d'âge. Il n'y a plus d'enfants, il n'y a plus de vieux, il n'y a plus d'adultes, et donc il n'y a plus non plus de figures d'autorité. Et ça, c'est assez compliqué, mais il faut le signifier parce que c'est le paysage dans lequel vivent les adolescents de 2026, c'est-à-dire quelque chose où un certain nombre de frontières se brouillent.

J'ai souvent dit, notamment dans des interventions auprès de travailleurs sociaux qui sont en première ligne pour la restauration du lien social, que les deux enjeux aujourd'hui dans notre société moderne, c'est l'interculturel et l'intergénérationnel, c'est-à-dire comment se fait la transmission. Alors on peut se demander quand même rapidement pourquoi cette adolescence se déploie dans la deuxième moitié du XXe siècle et le premier quart du XXIe à ce point, faisant d'ailleurs ce que Marcel Gaucher nomme un modèle sociétal dominant, c'est-à-dire que nous sommes tous sommés d'être des ados, de rester jeunes ou de paraître jeunes, sinon nous sommes *has been*. C'est très étrange, et c'est tellement commun, mais pour le dire de manière un peu humoristique, vous avez peut-être tous fait l'expérience de rencontrer des amis d'amis et d'évoquer au cours de la conversation votre âge. « Tiens, au fait, tu as quel âge ? » Puis vous dites votre âge, et parfois vous avez le bonheur d'entendre en retour « Ah, tu ne les fais vraiment pas ! » Et là on se dit, on a bien fait de venir. Ce que nous prenons pour un compliment, dans mes terrains en Afrique, serait juste une insulte. Quand je suis dans un village de brousse au Congo, la politesse veut que lorsque je rencontre une femme qui a l'âge d'être ma mère, je lui dise « bonjour maman ». Quand je rencontre un homme qui a l'âge d'être mon père, que je lui dise « bonjour papa ». Et quand j'arrive dans un village de brousse, tous les enfants me courent après en disant « bonjour papa », et je n'y suis pour rien.

Voilà donc cette adolescence qui se déploie. Je pense à un psychologue alsacien, Alex Raffy qui a écrit un livre remarquable sur les sociétés folles de jeunisme. Il invente même un concept un peu ambigu, il appelle ça la pédofolie. C'est un peu ambigu parce que ça fait un peu une homonymie avec pédophilie. Le sous-titre est beaucoup plus juste, « de l'infantilisme des grandes personnes ». Et donc pour marquer comme ça ce jeunisme omniprésent.

Pourquoi l'adolescence apparaît ainsi en 1945 ? On peut définir quand même trois raisons principales très rapidement, car vous les connaissez. La première c'est l'accroissement du temps des études :

obligations scolaires jusqu'à 16 ans en 1954, poussée de toute une génération vers le bac, études plus longues, formation professionnelle et universitaire plus facile d'accès.

À Strasbourg où je vis, il y avait à peu près 6000 étudiants en mai 68, aujourd'hui, pour les deux universités alsaciennes, nous approchons les 100 000. Cherchez l'erreur. Concomitamment à cet accroissement du temps des études, on pourrait dire finalement que l'adolescence est un temps de formation supplémentaire que nous laissons à nos enfants, et on pourrait même dire que c'est un luxe des sociétés modernes, que les sociétés coutumières ne peuvent pas se permettre.

Effet de causalité, l'entrée dans le monde du travail est retardée, et la poche résiduelle, après les Trente Glorieuses, du chômage des jeunes explique pour partie le fait qu'une part importante du budget des ménages est consacrée à l'aide à des jeunes en panne, en chômage, en études, etc. Et puis la troisième raison de l'apparition de l'adolescence, qu'on évoque beaucoup moins, c'est la plus grande mutation que nous ayons vécue dans cette deuxième moitié du XXe siècle et ce premier quart du XXIe, et ce n'est pas les technosciences en premier lieu, c'est beaucoup plus fondamental que ça, c'est les mutations de la famille. C'est-à-dire que la famille a complètement explosé à la fois sur le fond et sur la forme.

Pour le dire vite, puisque ce n'est pas le sujet du jour, on est passé d'une famille très autoritaire à une famille plus relationnelle, ce qui explique d'ailleurs qu'on dit souvent que la famille est à la fois une cause et un effet de l'apparition de l'adolescence, mais évidemment la famille change aussi énormément sur la forme, puisqu'on estime qu'il y a en France 8 millions de familles (qu'on considère comme une ou deux personnes élevant un ou plusieurs enfants) et que sur ces 8 millions de familles, 2 millions sont monoparentales, 1,2 million sont recomposées. On a à peu près 250 000 enfants identifiés qui vivent avec deux papas ou deux mamans, donc une explosion des formes traditionnelles de la famille. Ça aussi, c'est le paysage dans lequel évoluent nos adolescents, avec des considérations qui sont de leur temps et qui, il y a à peine un quart de siècle, ne l'auraient pas été.

Par exemple, pour la génération de mes parents et même un peu la mienne, il était impossible d'avoir des relations sexuelles antémariatales. Demandez aujourd'hui à un jeune s'il a le droit de faire l'amour avant de se marier, il va rigoler. Et donc, ce qui m'amène aussi à évoquer ce qui a été pour moi le fil rouge, et qui est toujours le fil rouge de toutes mes recherches, c'est ce qui permet de zapper l'adolescence dans les sociétés coutumières, et que nous appelons les rites de passage, et très précisément pour celui-là, le rite de puberté sociale.

Donc, dans une société coutumière, mais aussi dans la nôtre, au début du XXe siècle, existaient des moyens de passer rituellement du monde des enfants au monde des adultes. Chez nous, c'est vraiment après les deux guerres mondiales que ces rites de puberté sociale ont disparu, mais ils sont encore très identifiés dans le tout début du XXe siècle. Pour les jeunes qui ont, comme disait Winnicott, des parents suffisamment bons, ce n'est pas trop grave cette disparition des rites de puberté sociale. Pour les jeunes qui vont mal, c'est plus compliqué. C'est plus compliqué parce que ça pose véritablement la question comment grandir dans un monde d'incertitude, où les étayages ne sont plus là, où les adultes en charge d'éducation sont parfois défaillants. Et on voit d'ailleurs que beaucoup de projets éducatifs font du rite de passage comme M. Jourdain faisait de la prose, un peu sans le savoir. Beaucoup de projets pédagogiques pertinents, efficaces, reposent sur la structure du rite de passage tel que l'ethnologue français Arnold Van Gennep l'avait identifié au tout début du XXe siècle.

Évidemment, une question qu'on nous pose souvent, et c'est aussi la question que vous vous posez aujourd'hui, c'est qu'est-ce qui a changé ? Qu'est-ce qui a changé ? Est-ce que les adolescents, si tant est qu'ils apparaissent en 1945, sont les mêmes adolescents que ceux de 68, que ceux des années

disco, ou ceux de ce début de XXI<sup>e</sup> siècle ? Il y a un invariant anthropologique à l'adolescence que Philippe Gutton a parfaitement explorée, c'est la puberté. Il y a sans doute des parents qui aimeraient bien avoir la zappette pour effacer la puberté de leur gamin ou de leur gamine, mais ça ne marche pas. C'est le seul invariant, autrement tout le reste change. Un des grands sociologues de l'adolescence, Michel Fize, le dit de manière très fine et très pertinente, « l'adolescence change parce que les temps changent ».

J'avais formalisé une métaphore de l'adolescence que beaucoup de mes collègues ont reprise depuis. Vous connaissez tous la métaphore du homard forgée par Françoise Dolto qui insiste sur la fragilité psychique à cet âge de l'adolescence. J'avais proposé en complément une métaphore qui pouvait peut-être plus insister sur la fragilité sociale à cet âge de la vie, et j'avais proposé la métaphore du caméléon. Le caméléon, c'est ce petit mammifère reptilien qui a une capacité d'adaptation extraordinaire puisqu'il se fond dans le paysage et il peut y disparaître. Pour moi, les adolescents sont des caméléons, c'est-à-dire qu'ils ont une adaptation exponentielle au temps présent. Les enfants ne l'ont pas parce qu'ils sont encore trop dépendants de papa-maman, le petit va pleurer parce que maman s'éloigne de trois mètres, et les adultes que nous sommes en principe, nous ne l'avons plus parce que nous sommes obligés de circonscrire nos choix, parce que nous sommes aux responsabilités. L'adolescent est au moment paroxystique d'adaptation au temps présent. Un exemple absolument flagrant, c'est son adaptation aux nouvelles technologies. Vous avez tous en mémoire cet événement qui est, avec du recul, presque rigolo : ce petit hacker de 15 ans qui a piraté le site du gouvernement pour nos cartes d'identité et nos passeports, et qui s'est même moqué en disant que nos gouvernants feraient mieux d'aller à la cuisine parce qu'ils ne savent pas créer de véritable pare-feu informatique. On peut retrouver comme ça que toutes les nouvelles technologies, tout ce qui a fait les technosciences a été inventé par de grands adolescents ou de jeunes adultes, c'est-à-dire des petits caméléons en phase complète avec le temps présent.

De manière plus importante pour nous, et surtout pour vous qui voyez des jeunes qui sont en grande difficulté, ce qui nous a inquiétés très vite dans la fin du XX<sup>e</sup> siècle, c'est toutes les conduites à risque des jeunes qui mobilisent les travailleurs sociaux, les professionnels de santé, pour les prévenir, pour les guérir, etc. À l'université de Strasbourg, nous avons, moi-même, mon collègue et ami David Le Breton, animé un laboratoire avec des étudiants sur les conduites à risque des jeunes, de 1995 à 2015. Les conduites à risque des jeunes, c'est un chapeau fourre-tout, puisque nous entendions par conduite à risque tout comportement qui, poussé à l'extrême, peut mettre l'intégrité du jeune en péril. Vous voyez que ça peut concerner énormément de comportements très différents dans leur forme, mais nous avons pu repérer que toutes ces conduites à risque avaient trois invariants anthropologiques, qu'on retrouvait systématiquement dans tous ces comportements à haut risque : d'abord un rapport au corps, puisque c'est le corps qui risque d'être mis en danger, qui risque d'être impacté. C'est aussi un rapport au signifiant Mort, pas un rapport à la mort, puisque même si ce sont des jeux et des flirts avec la mort, ce n'est pas pour mourir, c'est pour une plus-value de vie. Et le troisième invariant, c'est que toutes les conduites à risque peuvent être lues comme des rites intimes de passage. Rien à voir avec les rites de passage des sociétés traditionnelles qui promeuvent une cohésion sociale, c'est plutôt des rites de contrebande qui tendent à laisser croire aux jeunes qu'ils peuvent grandir par eux-mêmes sans l'aide des adultes. Et ces trois invariants anthropologiques sont aussi empreints des réalités du monde contemporain, des évolutions de la modernité. Et par exemple sur la question du corps, qui nous occupe beaucoup à l'université de Strasbourg, on s'aperçoit par exemple de trois données assez fondamentales chez les jeunes d'aujourd'hui. Une première donnée, et au-delà des jeunes, ça nous concerne tous, c'est qu'aujourd'hui l'identité se lit à fleur de peau. Je suis d'abord ce que je montre, et plus souvent pour le pire que pour le meilleur. C'est par exemple toutes les polémiques autour du délit de faciès.

Je suis d'abord ce que je montre ; et ça vient impacter le fait à quel point c'est important pour des jeunes d'avoir le look, d'avoir le style. C'est aussi un des paramètres qui explique, par exemple, fin

des années 80, tout début des années 90, la banalisation des tatouages, des piercings et même des modifications corporelles, qui jusque-là étaient extrêmement réduites à des groupes minoritaires. Et puis une deuxième donnée qui impacte aussi beaucoup les jeunes, c'est ce que certains sociologues appellent avec un brin d'humour des sociétés « saint-thomales », référence à saint Thomas, cet apôtre qui avait besoin de le voir pour le croire. Nous serions dans une société « saint-thomale », c'est-à-dire que nous avons besoin de le voir pour le croire, sinon on ne le croit pas.

Le vrai enjeu pour les jeunes aujourd'hui, c'est une véritable éducation à l'image. Pourquoi on nous montre ça ? Pourquoi on ne nous a pas montré ça ? Est-ce qu'on nous a tout montré ? Ou est-ce que c'est une fabrication par l'intelligence artificielle d'une image tronquée, d'une *fake-news* ? Et donc beaucoup de conduites à risque, notamment un petit peu plus du côté des garçons que des filles, vont être dans la monstration, parce que si ça n'est pas visible, ça n'est pas crédible. Et puis quelque chose qui est aussi une donnée sur laquelle je travaille depuis un certain temps, c'est le différentiel entre les garçons et les filles, puisque là aussi on peut dire que les conduites à risque sont genrées. Vous le savez, il y a beaucoup plus de filles anorexiques que de garçons ; il y a beaucoup plus de morts au volant du côté des garçons que du côté des filles, et même pour les conduites à risque qui leur sont communes, les modalités ne sont pas les mêmes. Peut-être que ça va changer le jour où il y aura une égalité homme-femme parfaite. Je pense par exemple, lorsque j'étais éducateur spécialisé, que la délinquance juvénile était très majoritairement masculine. Aujourd'hui, quelques filles sont en train de brouter le territoire des garçons, c'est peut-être ça aussi l'égalité.

David Le Breton évoque ce différentiel du corps et donc des conduites genrées en disant, de manière un peu poétique peut-être, le garçon a un corps et la fille est un corps. Le garçon a un corps, c'est-à-dire qu'il va agir son corps. Il va être, comme je le disais tout à l'heure, dans la monstration, dans la démonstration. Il a besoin d'un public qui va lui dire que ce qu'il est en train de faire ou de commettre est vraiment un exploit. Alors que la fille qui va mal va moins avoir besoin d'un public, va moins troubler l'ordre public aussi. Elle va beaucoup plus intégrer le malaise. On va le retrouver dans les scarifications par exemple.

Aujourd'hui, toujours pour cerner un peu le paysage des jeunes, je vois quelques aspects qui sont un peu inquiétants pour la jeunesse d'aujourd'hui. D'abord il y en a une qui a été largement évoquée et même avec des chiffres par les intervenants qui nous ont souhaité la bienvenue. C'est tous les problèmes de santé mentale qui sont devenus une cause nationale et l'augmentation très significative des syndromes anxieux chez nos jeunes. On pourrait dire qu'il y a eu véritablement un point nodal, c'est la période de Covid, mais c'est vraiment quelque chose de très important qu'on retrouve de manière vraiment très significative. Je pense, notamment, à ma recherche sur la phobie scolaire. Une deuxième chose aussi qui impacte énormément les jeunes dans leur comportement aujourd'hui, c'est un accroissement très grand de la pauvreté, de la précarité en France. Vous savez que nous sommes à peu près 68 millions d'habitants. Les derniers chiffres donnent quand même 9,5 millions de Français et de Françaises qui vivent sous le seuil de pauvreté. Ça veut dire que parmi nos élèves, parmi les jeunes que nous rencontrons, qui ne sont pas forcément dans des difficultés d'apprentissage ou des difficultés cognitives, certains sont dans des difficultés sociales. Et puis il y a un autre point qui nous alerte un petit peu dans nos recherches, c'est quelque chose à laquelle on pensait peut-être naïvement, surtout ma génération — je vais avoir septante comme disent les Belges — que c'était acquis. On avait fait la révolution sexuelle, on assistait à l'évolution des mœurs, à une avancée vers l'égalité homme-femme, et on observe aujourd'hui, quand même, quelque chose qui ressemble à une sorte de retour du patriarcal le plus exsangue. Je n'ai pas besoin de vous rappeler tous les faits divers que nous avons eus cette année, l'affaire Gisèle Pellicot, l'affaire Le Scouarnec, Depardieu, Bruel, etc. Le problème de pédophilie dans le périscolaire parisien...

Je pense aussi à l'affaire terrible de la petite Lyhanna, qui a quand même mis en évidence qu'il y a actuellement 13 000 adultes qui sont incriminés dans des violences sexuelles faites à enfants en

France. Voilà, on a aussi évidemment le rapport de la CIIVISE, en 2023, qui est tout à fait inquiétant, et laisse entendre qu'un enfant sur quatre aurait été victime de maltraitance à caractère sexuel (160 000 enfants sont victimes de violences sexuelles chaque année, 5,4 millions de femmes et d'hommes adultes en ont été victimes dans leur enfance). Donc on est dans quelque chose qui trouble aussi le paysage et que je vois notamment dans les interventions, les actions de prévention qu'il m'arrive de faire parfois dans des établissements scolaires.

La mixité est devenue difficile. Je suis encore intervenu, la semaine dernière, dans un collège en zone d'éducation prioritaire, auprès d'une dizaine de classes, de collégiens, de collégiennes en quatrièmes. Aucune mixité vécue ! Dans la classe, les garçons se mettent spontanément à gauche, les filles à droite ou inversement, ça ne se mélange pas et ça se toise. Et puis de la même manière, quelque chose vient aussi mettre l'accent sur cette difficulté et va faire l'objet de ma prochaine recherche : la fabrique du masculinisme. On a là quand même quelque chose qu'on pensait avoir éradiqué depuis longtemps. Or le masculinisme, les réseaux masculinistes fonctionnent exactement comme les réseaux de radicalité religieuse, d'intégrisme islamique prônant le djihad, etc. Ce sont des pseudo-coachs qui viennent parler à des jeunes très fragilisés, donc pour les réseaux masculinistes, c'est évidemment majoritairement à de jeunes garçons. On a pu identifier que la moyenne d'âge du client des réseaux masculinistes, c'est un garçon de 16 ans en difficulté relationnelle et en difficulté dans ses remaniements pubertaires.

Et que fait le coach ? Il fait exactement la même chose que le coach qui envoyait des jeunes en Syrie, c'est « écoute, moi je te comprends, je sais que personne ne te comprend, ta famille, les adultes autour de toi ne te comprennent pas, moi je te comprends et je vais t'expliquer ce qu'il faut faire, tu vas voir ça va aller mieux ». Et le discours très empathique du début se radicalise petit à petit, pour le djihad dans la radicalité islamique, pour le masculiniste dans la haine de la femme et la haine du désir de la femme. Ça, c'est véritablement un enjeu aujourd'hui où on voit un différentiel aussi qui s'exprime à travers les classes sociales. Pour le dire, un peu à la machette, quand j'interviens dans un lycée huppé d'un centre-ville, les problématiques ne sont pas tout à fait les mêmes que lorsque je vais dans un établissement scolaire classé zone d'éducation prioritaire. Et ça, c'est véritablement une vraie question, on voit que la problématique n'est pas la même. Elle expliquerait même — mais ce n'est pas le sujet du jour — peut-être en partie la terrifiante montée de l'extrême droite.

Pour terminer et laisser la place à quelques questions, à quelques échanges, à force de rencontrer des adolescents, j'ai construit un outil qui me permet de les approcher et de prendre en considération ce qu'ils amènent, notamment comme changement dans leur comportement ou dans leur perception des mondes contemporains. J'ai mis en place cet outil après une actualité un peu brûlante dans un établissement où j'étais confronté à des collégiens que j'avais interrogés sur leur seuil de tolérance. J'avais utilisé un outil qui leur permet d'évoquer les amitiés possibles et celles qui restent impossibles. Dans l'établissement où j'avais testé ce questionnaire, l'écrasante majorité des jeunes ne pouvaient concevoir d'être ami avec une ou un camarade homosexuel (le), avec une ou un camarade juive/juif. La communauté éducative (les enseignants, quelques parents d'élèves) m'avait expliqué que cela était dû aux rites de virilité dans ce quartier populaire (pour l'item homosexualité) et à la surreprésentation de famille de culture musulmane (pour l'item sur la judéité).

Cette analyse, anthropologiquement, me semble si ce n'est contestable du moins très réductrice. Ces jeunes ont en moyenne 13 ans vont grandir, évoluer et peut-être que certains, devenus adultes, auront des amis juifs et homosexuels ! Car nous ne sommes pas, à un instant T, les hommes et les femmes avec nos singularités sans raison. Nous sommes constitués essentiellement par six paramètres mouvants : nos environnements immédiats, notre éducation, notre culture, nos histoires, nos événements de vie, nos rencontres. Je vous remercie pour votre attention.

Parmi les ouvrages de l'intervenant :

- Rites de passage, rites d'initiation. Lecture d'Arnold Van Gennep*, Québec, Presses de l'Université Laval « Lectures », [2002] 2004.
- Les sexualités initiatiques. La révolution sexuelle n'a pas eu lieu*, Paris, Belin « Nouveaux Mondes », 2005.
- Éducation renforcée. La prise en charge des mineurs délinquants en France*, Paris, Téraèdre « Passage aux Actes », 2008.
- Chemins vers l'âge d'Homme. Les risques à l'adolescence*, Québec, Presses de l'Université Laval « Sociologie au coin de la rue », 2008.
- Le travail social comme initiation. Anthropologies buissonnières*, Toulouse, Érès « L'éducation spécialisée au quotidien », 2011.
- Traditions orales du Congo-Brazzaville. L'usage de la parole chez les Kòongó*, Paris, Téraèdre « Les enfants écrivains de la brousse », 2012.
- Étudier les ados. Initiation à l'approche socio-anthropologique*, Rennes, Presses de l'EHSP « Politiques et interventions sociales », 2014.
- Ados LGBTI. Les mondes contemporains des jeunes lesbiennes, gays, bisexuel (le) s, transgenres, intersexes*, Lyon, Chronique Sociale, 2017.
- Choisir son genre ? Identités sexuées et identités sexuelles à l'adolescence*, Lyon, Chronique Sociale, 2022.
- Refaire famille. Pour en finir avec les stéréotypes de genre*, Lyon, Chronique Sociale, 2024.